Document généré le 25 avr. 2024 17:07

Séquences : la revue de cinéma

Hôtel La Louisiane
Mémoire des lieux, lieux de la mémoire

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 301, mars 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/82420ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Desrochers, J.-P. (2016). Hôtel La Louisiane : mémoire des lieux, lieux de la mémoire. *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 47–47.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hôtel La Louisiane
Mémoire des lieux, lieux de la mémoire

Premier long métrage du directeur photo Michel La Veaux, ***Hôtel La Louisiane*** *est un documentaire à la fois très personnel et très curieux des autres. On y propose une réflexion sur l'hôtel en tant que lieu « emblématique de liberté et de création », comme l'affirme le cinéaste. C'est également un portrait des résidents, permanents ou passagers, célèbres ou non, de La Louisiane. À l'écran, ceux-ci forment une galerie de personnages colorés, vrais et attachants.*

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Dans le court métrage de fiction ***I Am a Hotel*** (1983), l'auteur-compositeur-interprète Leonard Cohen erre dans un hôtel, sans véritablement interagir avec les gens qu'il croise, et ses chansons constituent la trame narrative du film. Comme l'indique son titre (« Je suis un hôtel »), le film trace un parallèle entre l'Artiste, celui qui invente et raconte des histoires, la sienne ou celle des autres, et le lieu qu'est l'hôtel. L'Artiste, par la nature de son travail, en vient à devenir lui-même une sorte d'hôtel où les personnages défilent et les récits s'accumulent. La Veaux, dans son film, occupe une position semblable, même si on ne le voit pratiquement pas à l'écran, étant à la fois témoin et participant de l'aventure (il séjourne occasionnellement à La Louisiane).

Rarement, le cinéma documentaire contemporain québécois s'est autant intéressé aux gens qu'il filme et à leur parole. Souvent filmés près des fenêtres de leur chambre, les divers intervenants se trouvent baignés par la douce lumière du jour. Pendant l'une des entrevues d'Albert Cossery, résident de l'hôtel de 1952 jusqu'à sa mort, la caméra filme en continu le visage de l'homme âgé, sans que le montage intervienne. La caméra effectue ensuite un panoramique vers la droite; injustifié d'un point de vue narratif, mais qui épouse le silence d'Albert. Elle s'attarde alors à montrer la vue sur les toits de la ville qu'offre la fenêtre de la chambre d'Albert. Puis, après un moment, elle revient sur le visage de l'homme. Cette absence de montage, de coupure, témoigne d'un respect de la durée, du respect de la personne interviewée et du moment lui-même; bref, de la vie comme elle se présente. C'est ici une véritable leçon de cinéma documentaire qu'offre La Veaux.

> Si les êtres humains passent et meurent, les lieux qu'ils ont habités leur survivent et portent en quelque sorte leur mémoire, à l'instar de leurs œuvres, s'ils en ont élaboré une.

Tourné entre 2006 et 2014, le film contient les dernières images de Cossery, âgé de 94 ans en 2008, et constitue un vibrant hommage à l'homme qu'il était. Lors des entrevues souvent émouvantes et pleines de sagesse que l'écrivain accorde à La Veaux, il affirme notamment qu'il « faut être tolérant envers les ennuis de la vie » et que « c'est toujours magnifique d'être vivant. » Venant d'un homme de son âge, ces paroles ont une portée remarquable. Plus tard dans le film, Juliette Gréco, attablée à la terrasse du Café de Flore, célèbre la proximité des êtres en affirmant que « sans rencontre, il n'y a pas de vie. » Cette phrase pourrait résumer tout le projet de La Veaux. Plaidoyer sans en être un, son film s'inscrit en faux par rapport à une certaine « modernité » qui glorifie, consciemment ou non, la virtualité de l'existence et des rapports humains. Même s'il célèbre le passé et témoigne de façons de faire d'un autre temps, le film évite toute forme de nostalgie. À la fin de cet entretien avec Gréco, La Veaux capte un moment touchant, plein de spontanéité et de vie, lorsque la chanteuse s'émerveille comme une enfant devant une ecchymose qui est apparue sur sa main vieillissante.

Xavier Blanchot, propriétaire de l'hôtel

En fin de parcours, Gréco déclare qu'« il faut aimer les gens, qu'il faut leur dire. Sauf qu'il faut que ce soit vrai. » Au moment de la tombée du générique d'***Hôtel La Louisiane***, le constat s'impose : avec son film profondément humaniste et généreux, Michel La Veaux a brillamment réussi à faire sienne cette maxime de Gréco. Si les êtres humains passent et meurent, les lieux qu'ils ont habités leur survivent et portent en quelque sorte leur mémoire, à l'instar de leurs œuvres, s'ils en ont élaboré une. Le film de La Veaux est aussi l'un de ces lieux.

★★★★

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2014 – **Durée :** 1 h 29 – **Réal., Scén. et Images :** Michel La Veaux – **Mont. :** Annie Jean – **Mus. :** Chantal De Villiers – **Son. :** Marcel Chouinard, Francis Bonfanti, Olivier Calvert – **Avec :** Albert Cossery, Juliette Gréco, Robert Lepage, Gérard Oberlé, Olivier Py, Xavier Blanchot, Aurélien Peilloux – **Prod. :** Ginette Petit, Nathalie Bissonnette – **Dist.** / **Contact :** K-Films Amérique.